



HAL
open science

Depuis la table à dessin : transmettre la science du côté des auteurs

Maël Rannou

► **To cite this version:**

Maël Rannou. Depuis la table à dessin : transmettre la science du côté des auteurs. *Alternative Francophone*, 2022, 3 (1), pp.7-22. 10.29173/af29445 . hal-03869988

HAL Id: hal-03869988

<https://hal.science/hal-03869988>

Submitted on 24 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Depuis la table à dessin : transmettre la science du côté des auteurs

 alternative francophone
pour une francophonie en mode mineur

<https://doi.org/10.29173/af29445>



Maël Rannou

maelrannou@lilo.org

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines, France

Résumé. Face au développement de l'offre de BD de vulgarisation scientifique, l'article propose d'aller à la rencontre des auteurs de ce nouveau créneau, de leurs perceptions des évolutions dans ce domaine de recherche-crédation, et de distinguer différents profils d'auteur. e. s francophones. À partir d'analyse de collections et titres spécifiques et d'entretiens semi-directifs avec plusieurs auteurs et autrices (Poche, Héroise Chochois, Martin PM, Emanuelle Dufour et Pierre Nocerino), l'article observe en détail trois profils : les vulgarisateurs ponctuels, les auteurs-médiateurs et les auteurs-chercheurs. Une fois ces profils décrits, une dernière partie regroupe des retours sur la collaboration avec les scientifiques, montrant des manières de travailler et des limites somme toute assez similaires, avec notamment un paradoxal impensé sur l'évaluation scientifique du dessin et de la narration graphique, aujourd'hui quasiment absente dans les retours des travaux de chercheurs adaptés en BD.

Mots clés : bande dessinée; romans graphiques; vulgarisation scientifique; collaboration; recherche-crédation

Abstract. Faced with the development of popular science comics, this article proposes to meet the authors of this new niche, their perceptions of these developments, and to distinguish different profiles of francophone authors. Based on an analysis of specific collections and titles and semi-directive interviews with several authors (Poche, Héroise Chochois, Martin PM, Emanuelle Dufour and Pierre Nocerino), the article looks in detail at three profiles: one-time popularizers, author-mediators and author-researchers. Once these profiles are described, a last part gathers feedbacks on the collaboration with scientists, showing similar ways of working and limits, with notably a paradoxical unthought on the scientific

evaluation of the drawing and the graphic narration, nowadays almost absent in the feedbacks of the researchers' works adapted in comics.

Keywords: *Comics; graphic narratives; scientific popularization; collaboration; research-creation.*

Lors que la bande dessinée du réel¹ explose depuis plus de deux décennies dans le marché de la bande dessinée francophone, elle s'est longtemps bornée, au-delà d'une importante histoire de la BD pédagogique (notamment les diverses histoires de France en bandes dessinées)², au témoignage ou au reportage (Baudry, 2018). Si quelques chercheurs ont tenté de mobiliser la bande dessinée pour de la recherche scientifique, notamment dans plusieurs numéros de la revue *The Comics Grid*, la démarche reste très limitée dans l'espace francophone. Il existe des précurseurs comme Serge Tisseron et sa thèse de psychologie soutenue en 1975³, ou Jean-Christophe Menu qui a rendu un mémoire de maîtrise entièrement réalisé en bande dessinée en 1988⁴. Cependant, il y a assez peu de recherche sur ce type de BD, notamment dans les revues universitaires. On peut citer le hors-série d'*Essais*, revue d'humanités de l'Université de Bordeaux, consacré à et intitulé « La bande dessinée, langage pour la recherche » (Marie Gloris Bardiaux-Vaïente et Nicolas Labarre, 2017), mais il fait plutôt figure d'exception.

Plutôt que d'étudier ces tentatives assez rares, cet article propose de se pencher sur un champ qui se développe fortement depuis dix ans, et qui envisage la vulgarisation scientifique comme une collaboration réelle entre les différents acteurs et actrices de la recherche et de la BD, au-delà de la simple adaptation d'essais ou de parrainages bienveillants. Ainsi, suivant le modèle de *La Revue dessinée*, qui associait journalistes et autrices de bande dessinée pour réaliser des BD de reportage, plusieurs collections se sont lancées ces dernières années en associant de manière explicite chercheurs et auteurs de bande dessinée. Cela a d'abord concerné les sciences humaines avec la sociologie (« Sociorama », lancée par Casterman en 2016), l'histoire (« Histoire dessinée de la France », lancée par les éditions La Découverte avec *La Revue dessinée*, en 2017) ou des collections pluridisciplinaires ouvertes aux sciences dites dures (« Octopus », lancée par Delcourt en 2017). « La Petite Bédéthèque des Savoirs », lancée en 2016 par Le Lombard, offrait déjà des collaborations entre des spécialistes, pas toujours universitaires, et auteure, avec une volonté plus encyclopédiste. De manière générale, si la collection de La Découverte est sans doute celle qui se rapproche le plus de la méthode scientifique, avec notamment une coédition par un éditeur installé dans les sciences humaines, toutes ces collections tentent, selon des visions diverses, d'apporter une vulgarisation scientifique à un potentiel grand public. S'ajoutent à ces collections des publications

1 « L'histoire de la bande dessinée est celle d'une série de tentatives pour échapper à une 'assignation à l'enfance' qui se double d'une forte standardisation des récits: 'la bande dessinée du réel', qui s'est imposée en Europe au cours de la dernière décennie, est la dernière en date de ces tentatives » (Gerbier).

2 Pour les histoires de France, voir par exemple *L'Histoire de France en BD. Tome 1 : Les Gaulois (1000 avant J.-C./451 après J.C.)*, par un collectif d'auteurs.

3 On peut consulter *Contribution à l'utilisation de la bande dessinée comme instrument pédagogique : une tentative graphique sur l'histoire de la psychiatrie* sur le site de l'université Paris Descartes :

<https://www.biusante.parisdescartes.fr/ressources/pdf/histmed-asclepiades-pdf-tisseron.pdf>. (consulté le 12 avril 2022)

4 Il a été publié en 2003 à l'Association sous le titre *Mémoire de maîtrise*.

autonomes comme plusieurs livres de Marion Montaigne, passée experte dans la vulgarisation⁵ et qui a connu le plus grand succès public du genre avec *Dans la combi de Thomas Pesquet* (Dargaud, 2017), puisque cette BD est restée plusieurs semaines dans le TOP 20 des meilleures ventes BD en France et a reçu le prix du Public à Angoulême 2018.

Le bilan de cette émulation éditoriale des années 2016-2020 est à tirer, et après l'effervescence des débuts, un certain reflux se fait sentir dans la production, mais il a assurément mis en relation de manière importante deux mondes qui ne se parlaient pas souvent. Cet article prend le parti d'interroger ces relations du point de vue des auteurs. Pour ce faire, en plus d'avoir effectué une lecture attentive de la plupart des albums des collections sus-citées et d'entretiens avec leurs autrices,⁶ j'ai interviewé directement cinq auteurs aux profils complémentaires, afin de mettre en résonance leurs parcours, leurs expériences, et de les comparer avec mes analyses de leurs BD. Pour cet article j'ai donc interrogé Martin PM et Héloïse Chochois, qui se sont spécialisés dans la vulgarisation scientifique, Chochois ayant également fait de la BD documentaire et journalistique. J'ai également interrogé Pierre Nocerino et Emanuelle Dufour qui, eux, sont des chercheurs qui pratiquent la bande dessinée et l'intègrent à leurs recherches. Enfin, pour compléter le panel avec un profil d'auteur non spécialisé en vulgarisation, j'ai ajouté Pohep, qui a publié deux titres⁷. Ces différentes approches permettent de dégager différents profils : l'adaptateur ponctuel, les auteurs-médiateurs et des auteurs-chercheurs.

Après avoir détaillé et confronté ces trois profils, nous consacrerons une dernière partie à la manière dont la collaboration a lieu avec les scientifiques et à la réception des travaux. Nous étudierons notamment les méthodes de travail et difficultés communément soulevées par les autrices dans leurs collaborations, et les limites dans l'accueil et l'analyse de ces travaux du côté universitaire.

LES VULGARISATEURS PONCTUELS

Comparativement au documentaire classique, les nouvelles formules affirment une plus grande scientificité, à l'aide d'un argument fort : l'association directe avec les chercheurs, et pas juste un patronage bienveillant comme cela avait pu se voir par le passé. Dans par exemple ces collections de BD historiques citées ci-dessus. La Découverte décrit ainsi son projet : « Réalisé par un tandem historien-dessinateur, chaque volume présente une période de l'histoire de la France à jour des connaissances et des débats historiographiques les plus contemporains, à rebours des légendes nationales comme des images d'Épinal. L'écriture de l'historien et le geste du dessinateur se conjuguent pour offrir une vision à la fois dense, originale, et décapante de notre histoire »⁸. On retrouve le même principe chez La Petite Bédéthèque des Savoirs, même si le « spécialiste » remplace l'universitaire : « Un spécialiste et un

⁵ Outre un album de « La Petite Bédéthèque des Savoirs » et celui sur Pesquet, on lui doit le blogue *Tu mourras moins bête (mais tu mourras quand même)*, lancé en 2008 et qui a connu un grand succès et trois albums chez Ankama ainsi que *Riche, pourquoi pas toi ?*, réalisé avec les sociologues Monique Pinçon-Charlot et Michel Piçon (Dargaud, 2013).

⁶ Sauf précision, les entretiens cités ont été réalisés entre mars et avril 2022 par l'auteur.

⁷ *L'Adolescence*, avec David Le Breton, Le Lombard, coll. « La Petite Bédéthèque des Savoirs », 2018. *Sacrées guerres - De Catherine de Médicis à Henri IV*, avec Jérémie Poa, *La Revue dessinée*, La Découverte/-coll. « Histoire dessinée de la France », 2020.

⁸ La présentation de la collection est sur le site de La Découverte : <https://www.editionsdecouverte.fr/Histoiredessineedelafrance> (consulté le 12 avril 2022)

dessinateur s'unissent pour nous faire comprendre le monde, en bande dessinée ! [...] Ces bandes dessinées ne sont donc pas construites comme des récits de fiction, mais comme des approches sérieuses, vulgarisées et ludiques »⁹. Dans les faits, les collaborations vont de la discussion constante et détaillée au fil de la création à l'adaptation d'un texte brut, même s'il y a toujours des échanges. Les chercheurs sont rarement des praticiens de la bande dessinée et s'appuient donc sur des auteurs recrutés pour vulgariser leurs travaux, avec l'idée un peu naïve qu'une BD est toujours plus simple à comprendre et que n'importe quel dessinateur sera à l'aise avec ce travail. L'exercice est en réalité tout sauf évident.



Pochep et Le Breton (19-20)

Les profils de dessinateurs mobilisés pour ces travaux sont différents. La majorité recrutée dans ces collections ont des publications variées. Pochep, que j'ai choisi en exemple, a ainsi publié des fictions et autofictions, souvent humoristiques, sur son blogue et dans la presse (*Fluide Glacial*, *Aaarg !*, etc.), développant un humour absurde et un dessin grotesque qui a obtenu un certain succès. Si l'on peut imaginer une certaine curiosité intellectuelle chez cet ancien bibliothécaire, métier où la recherche documentaire est centrale, rien ne le destinait particulièrement à travailler sur de la vulgarisation. L'auteur lui-même va en ce sens : « Globalement, je pensais que la BD didactique n'était pas pour moi, que mon trait ne s'y prêtait pas, et que je ne possédais pas cette rigueur pédagogique qui permet de dérouler un

⁹ La présentation de la collection se trouve sur le site du Lombard : <https://www.l lombard.com/incontournable/la-petite-bedetheque-des-savoirs> (consulté le 12 avril 2022).

sujet au plus grand nombre. Bref, je me voyais confiné au divertissement et à l'humour. J'ai pourtant une affection pour le registre documentaire, même dans ses formulations le plus froides comme *Le Dessous des cartes*¹⁰, que j'adore » (Poche 2022).

Il propose à *La Revue dessinée* un projet de reportage sur la Rue Sainte-Anne, haut lieu du milieu gai parisien des années 1970, et s'associe pour cela au journaliste Guillaume Lecaplain. Cette première tentative paraît dans le numéro 12 de juin 2016. En fait, Poche avait déjà publié deux autres histoires dans la revue avant celui-là, ce qui commence à l'installer comme un possible vulgarisateur, même s'il s'agit ici de journalisme. Ce sont ces travaux qui le font repérer par La Petite Bédéthèque des Savoirs puis La Découverte, où les collaborations seront bien différentes. Si ces albums sont ces deux derniers ouvrages publiés, il ne compte pas s'y limiter mais, comme beaucoup d'autres auteurs de ces collections, il a profité de ce qui était une commande pour explorer d'autres champs. Cela donne des albums aux réussites diverses selon que l'auteur de bande dessinée s'approprie la recherche ou se contente de l'illustrer. C'est ce reproche qui peut par exemple être fait aux *Requins* de Julien Solé et Bernard Séret ou au *Heavy Metal* d'Hervé Bourhis et Jacques de Pierpont, tous deux parus en 2016 dans la Petite Bédéthèque des Savoirs et qui tous deux ressemblent plus à des textes savants richement illustrés qu'à de la bande dessinée à cause de leur forme ou de leur manque d'ambition artistique.

De fait, rares sont les auteurs à se spécialiser dans ce champ, même dans le « simple » documentaire, qui veut juste témoigner ou informer sans ambitions universitaires. Dans les trois collections citées en introduction, qui recouvrent un peu plus de 50 titres, on ne compte guère que Marion Montaigne et Héloïse Chochois avec une bibliographie majoritairement composée de titres de ce type académique. La bande dessinée documentaire est également bien représentée chez Thomas Mathieu et Lisa Mandel (par ailleurs, directrice de la collection « Sociorama », aux côtés de Yasmine Bouagga qui en est la directrice scientifique). Ensemble, ils ont signé sept albums (sur les 50 évoqués précédemment), soit une part largement minoritaire des auteurs et autrices. Lisa Mandel en a réalisé trois, tous dans la collection « Sociorama », mais seul le premier est clairement identifié en couverture comme faisant partie de la collection¹¹. Héloïse Chochois en a également publié trois : deux chez « Octopus » et un dans « L'Histoire dessinée de la France ». Cette dernière œuvre possède une bibliographie entièrement composée d'ouvrages *a minima* documentaires, les trois précités étant directement dans notre perspective d'étude. L'autrice incarne assez bien un nouveau profil, spécialisé dans cette vulgarisation scientifique, par un mélange d'envie de faire quelque chose de différent et d'opportunité.

LES AUTEURS-MÉDIATEURS, UNE SPÉCIALISATION QUI S'AFFIRME

¹⁰ C'est une émission de géopolitique diffusée sur Arte depuis 1992, qui s'est longtemps caractérisée par une forme très sobre, limitée à des cartes sur lesquelles seuls quelques éléments changeaient. Si l'émission a intégré des technologies plus modernes à partir de 2017, elle reste fondée sur le même principe.

¹¹ Nous les comptons dans l'ensemble, car l'éditeur intègre *Prézidentielle* (avec Julie Pagis, 2017) et *Les Nouvelles de la jungle (de Calais)* (avec Yasmine Bouagga, 2017) dans la collection sur son site, et qu'il s'agit bien de collaboration directe avec des sociologues : <https://www.casterman.com/Bande-dessinee/Collections-series/sociorama> (consulté le 12 avril 2022).

La vulgarisation scientifique est une vieille discipline qui remonte au moins à Fontenelle (1657-1757)¹² et il existe désormais des bédéistes qui se spécialisent dans cette activité. Si ce profil d'auteurs-médiateurs est encore rare dans la bande dessinée francophone, il se développe et valorise un rôle de passeur entre la méthode scientifique et les codes de la bande dessinée, nécessitant de bien maîtriser les deux éléments. Ainsi, sur son site internet, Martin PM affiche directement en bandeau : « Documentaire, vulgarisation scientifique, dessin éditorial, et plus »¹³, se disant ensuite intéressé par « tout contrat de vulgarisation scientifique, de reportages en bande dessinée, d'éducation populaire et sociopolitique, ou bien de facilitation graphique », quand Héloïse Chochois inscrit « Illustration scientifique et didactique » en tête de son CV posté sur son site. Ces deux auteurs, l'un québécois et l'autre française, n'ont pas le même parcours. Martin PM est diplômé en biologie, avec une spécialité en écologie, et n'a jamais intégré le dessin à son travail. C'est après des cours du soir en BD au Cégep du Vieux Montréal et la production de bandes dessinées sur ses sujets de recherches pour son blogue qu'il constate un intérêt pour la vulgarisation, et envisage un champ professionnel à explorer. De son côté, Héloïse Chochois a un parcours plus classique d'école d'art, avec une formation en illustration à l'école Estienne (Paris). Cependant, elle a décidé de poursuivre dans une spécialité autrefois appelée « illustration médicale et scientifique » qui venait de changer de nom pour devenir « design d'illustration scientifique », avec l'assurance qu'elle pourrait y pratiquer la bande dessinée. L'autrice souligne la nuance importante du changement de nom de la formation, qui la fait passer d'une pure illustration scientifique explicative à de la médiation par l'intermédiaire du mot « design », d'usage plus professionnalisant.

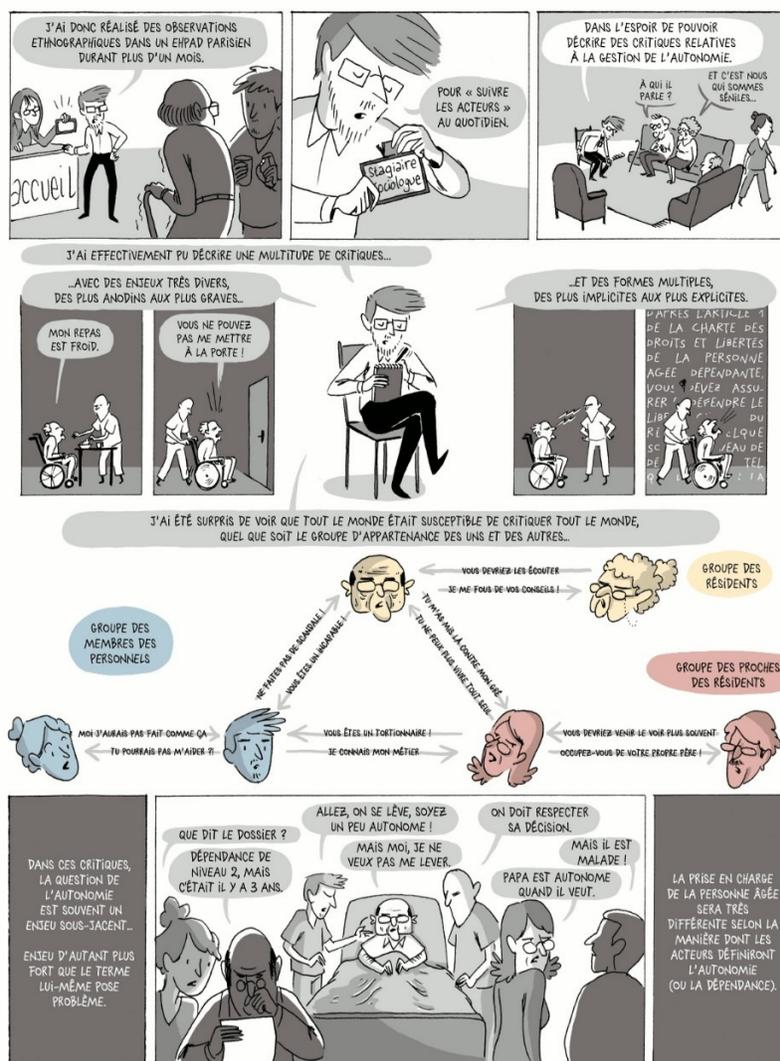
Malgré ces formations distinctes et leur éloignement géographique, Martin PM et Héloïse Chochois mettent en avant des éléments communs. Ainsi, dans les entretiens tous deux indiquent ne pas être des dessinateurs virtuoses, mais avoir de bonnes capacités de synthèse, et avoir développé cette spécialisation autant par curiosité intellectuelle que par pragmatisme. Ainsi, Martin PM m'a confié « Je n'ai pas un dessin époustouflant » (Martin PM), tandis que Héloïse Chochois indique qu'il lui semblait difficile de se lancer dans la fiction, car « il y avait beaucoup de gens brillants, ça me semblait compliqué et j'avais l'impression de plus me distinguer [avec la vulgarisation] » (Chochois) Si nous laissons le jugement de leurs qualités graphiques aux lecteurs et lectrices, les deux médiateurs interrogés ne se limitent pas à critiquer leurs dessins et expliquent avoir justement développé à la fois des capacités de synthèses de propos scientifiques et une aptitude à servir les propos sans les surcharger et rendre l'information confuse. Cette idée est au cœur de leurs pratiques : adapter avec le dessin, mais toujours se souvenir que l'on lit d'abord leurs travaux pour en comprendre le sens. Formateur régulier pour l'Acfas¹⁴, Martin PM explique dans un article en ligne intitulé « De la recherche à la BD : astuces pour vulgariser les sciences » un certain nombre de règles pour un public néophyte en BD. S'il insiste sur certaines bases communes à toutes les bandes dessinées (séquence, outils de travail...), il ajoute quelques points spécifiques à la vulgarisation, comme la présentation des résultats en introduction ou la nécessité d'alterner les données avec une histoire qui raccroche et humanise, tout en pointant comment certains éléments bédéistiques, comme la complémentarité texte/image, sont nécessaires aussi bien du point de vue de la BD que de la vulgarisation (Patenaude-Monette). On peut retenir la nécessité d'une information fluide, nécessité qu'Héloïse Chochois illustre avec une anecdote éclairante : « C'est une des grosses différences avec la

¹² La vulgarisation scientifique s'est développée au 19^e siècle avec des auteurs, éditeurs, collections spécifiques. Les frères Flammarion en sont un bon exemple. Pour plus d'information, voir l'ouvrage de Cécile Michaut, *Vulgarisation scientifique, mode d'emploi*, EDPSciences, 2014.

¹³ Voir le site de Martin PM : <http://www.martinpm.info/auteur> (consulté le 12 avril 2022)

¹⁴ Créée en 1923 sous le nom d'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, renommée « Association francophone pour le savoir » en 2001 et simplement Acfas depuis 2019, l'organisme est la plus ancienne structure scientifique francophone pancanadienne.

fiction, on a pour but de transmettre de l'information, et ça doit rester central, quitte à parfois s'oublier un peu en tant qu'auteur. Là récemment j'ai un gros projet sur lequel je m'étais dit "je vais faire de super planches", je m'y donnais beaucoup, mais on ne comprenait rien du tout ! Donc j'ai fini par abandonner ces super planches dont j'étais très fière, car si le lecteur ne comprend rien, ce sont des planches ratées » (Chochois). Ce constat ne doit surtout pas faire penser que les auteurs-médiateurs disparaissent complètement derrière leur travail. Les deux artistes insistent sur leur liberté créative et un regard sur leurs travaux ou les ouvrages publiés dans les différentes collections évoquées montre une réelle marge de manœuvre plastique et narrative. Il reste qu'en vulgarisation, il ne s'agit pas d'abord de créativité artistique, et que cette idée est très claire pour ces médiateurs. Cette dimension peut d'ailleurs frustrer certains « non-spécialistes ». Nous y reviendrons dans la section sur la collaboration avec les scientifiques.



Mazé et Nocérino (2)

Les profils d'auteurs-médiateurs valorisent une capacité à analyser un texte et à l'adapter, à aller également se nourrir d'un peu de littérature scientifique, sans entièrement vouloir remplacer le scientifique pour autant et même en faisant appel à son aide régulièrement. Héloïse Chochois, comme Martin PM, a conscience d'avoir répondu à une sorte de « niche », sans en faire un plan marketing pur. Ils indiquent avoir bien eu conscience à un moment qu'ils occupaient un terrain où la demande allait être forte et s'y sont spécialisés, répondant avec pragmatisme à une certaine demande. Martin PM, qui indique tirer plus de revenus de la vulgarisation scientifique que des publications fictionnelles est allé jusqu'à adhérer à l'Association des communicateurs scientifiques (ACS) du Québec, qui regroupe divers types de médiateurs. L'annuaire de l'Association recense quelques illustrateurs, mais il semble être le seul auteur de bande dessinée, même s'il a évoqué en entretien d'autres noms, qui n'ont peut-être pas repris leurs cartes de membre.

Cette spécialisation n'est cependant pas un enfermement et tous deux indiquent être certes spécialisés, mais avec une grande diversité dans la forme de documentaire ou des thèmes. En effet si Martin PM et Héloïse Chochois ont développé une compétence en vulgarisation scientifique, ils évoquent tous deux le champ plus large de la BD documentaire où ils s'épanouissent régulièrement. Comme l'indique l'autrice : « Il y a quand même une différence entre une bande dessinée scientifique très technique et précise et mon livre sur les attentats du onze septembre 2001 avec une approche journalistique. En tant que dessinatrice, pour la mise en scène c'était vraiment différent, il y avait une latitude plus grande, même si la question de la transmission restait centrale et que les informations étaient justes » (Chochois). Cela va de pair avec une approche pluridisciplinaire, très consciente chez Héloïse Chochois, dont les premiers projets étaient autour de la physique quantique et qui déclare « j'avais peur de devenir "la spécialiste de la BD sur la physique". J'aime beaucoup ça, mais je ne me voyais pas bosser 25 ans dedans » (Chochois). De fait, sa bibliographie comporte autant de sciences dites dures que de sciences humaines et sociales (SHS). Cette diversité convient à sa curiosité et lui permet de toujours apprendre et aussi de ne pas s'ennuyer, une notion au cœur des approches des médiateurs. Sauf rares cas, ces bédéistes-médiateurs répondent en effet à des commandes en partie dues à leur expertise, même si celle-ci n'est pas toujours explicite ou évidente dans leur CV : Martin PM a ainsi réalisé plus de deux ans de résidence pour un organisme de santé bucco-dentaire, ce qui n'est pas forcément un travail et une expérience qu'il aurait envisagés spontanément. De son côté, Héloïse Chochois explique :

[O] n vient me chercher et j'ai envie de te dire : plus c'est différent, mieux c'est ! Mais on peut être surpris, l'amputation ce n'était vraiment pas ma spécialité, alors que le XVIIe siècle je m'étais dit « les doigts dans le nez, c'est de l'histoire », et en fait c'était terriblement compliqué, ce n'est pas forcément la période la plus connue, il y a un besoin de documentation précise. Vraiment, intelligence artificielle/histoire de France même combat. Ce n'est jamais moi qui choisis les sujets, je ne vais pas me dire « tiens je ferai bien un truc sur les oiseaux », mais si on me propose une BD sur les oiseaux je vais me dire « tiens c'est intéressant » parce qu'en fait, tout est intéressant, il y a toujours à dire sur tout. Parfois même le sujet ne me passionne vraiment pas a priori, mais je vais rencontrer le scientifique, discuter, et ça va devenir intéressant. (Chochois).

Si cette pluralité d'approches est renforcée par le bagage de médiation graphique de la dessinatrice, chez Martin PM c'est plutôt le passé de scientifique qui rassure, mais il constate aussi qu'il est assez peu contacté pour vulgariser des SHS, même s'il a un peu exercé dans la vulgarisation de sciences politiques. Outre sa forte connexion avec la biologie, il évoque d'autres éléments, notamment les moyens nettement moins élevés dans les labos de SHS. Enfin, tout en signifiant comme Héloïse Chochois, que l'approche

reste la même et peut y être tout aussi efficace pour les deux types de sciences (biologie et sociologie), il note le piège d'une figuration graphique d'apparence plus aisée :

En sciences sociales, l'aspect narratif est parfois fort directement dans le texte original, donc ça peut changer l'approche. En physique quantique, la complexité, c'est peut-être de figurer des choses très techniques, le dessin aide grandement, mais ce n'est pas spontanément très évident. En sciences sociales tu peux avoir des images de base plus connues, il y a souvent déjà une histoire racontée, donc un peu moins à inventer, mais malgré tout il faut jouer avec ça et parfois ça peut même être plus compliqué, car le cadre est plus marqué. (Martin PM)

Cette diversité, même parfois contrariée, paraît une évidence à terme pour ces créateurs, actifs depuis moins d'une dizaine d'années, mais dont la place dans le champ de la médiation scientifique est désormais claire. C'est un peu différent pour un autre profil-type d'auteurs de BD scientifique : les auteurs-chercheurs.

L'AUTEUR-CHERCHEUR, UN PROFIL NOUVEAU

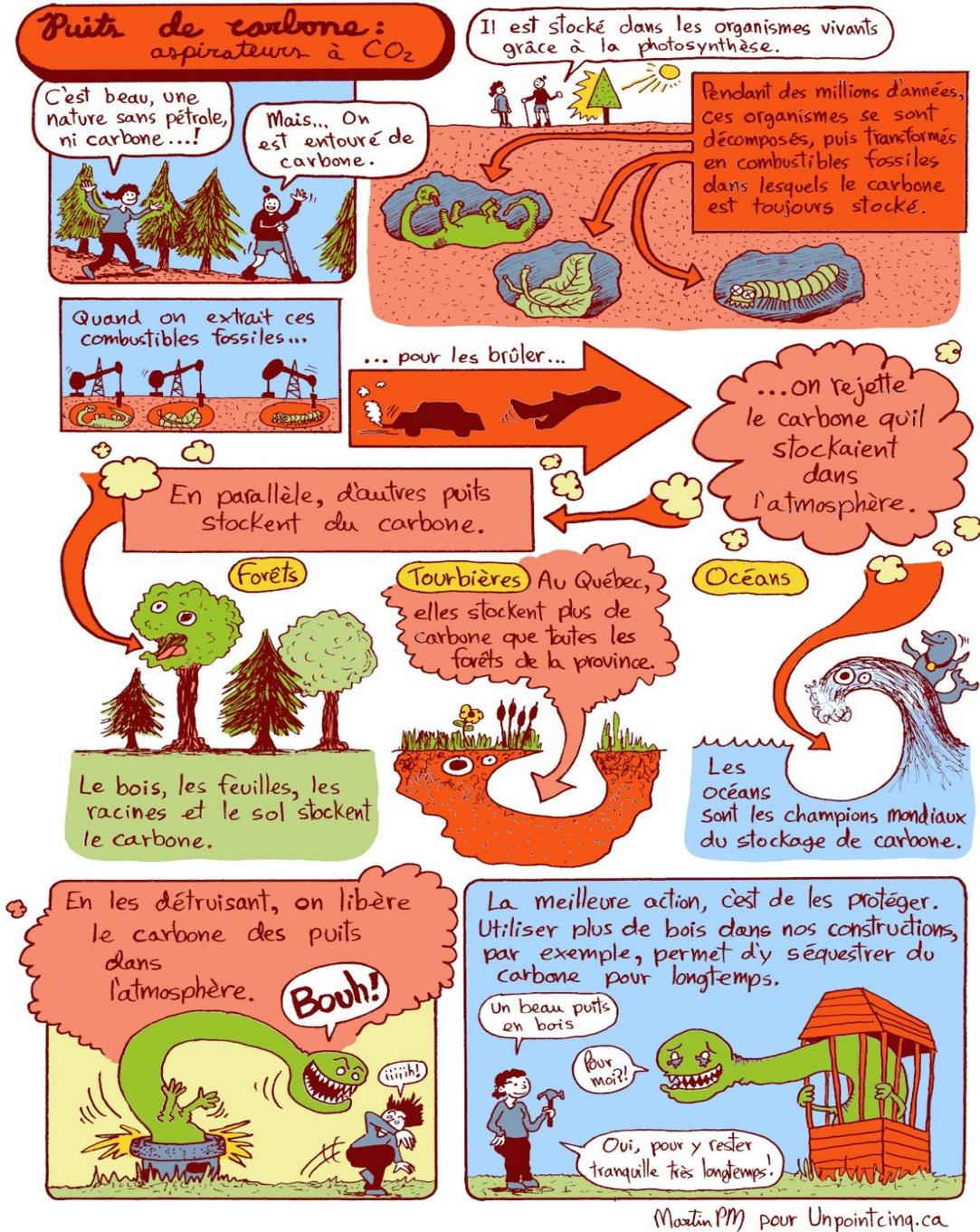
Les auteurs-chercheurs sont des universitaires qui utilisent la bande dessinée comme un outil essentiel pour leurs recherches. Comme tout chercheur, ils ont des spécialités sur lesquelles ils travaillent durant plusieurs années. Si les sujets peuvent varier au fil du temps, les disciplines sont peu appelées à évoluer. Ainsi Pierre Nocerino a d'abord travaillé sur les EHPAD (Établissement d'hébergement pour les personnes âgées dépendantes) en master. Son doctorat a porté sur la profession d'auteur de bande dessinée, mais dans les deux cas il a agi en sociologue-anthropologue. Ces chercheurs ont l'expertise et la volonté de vouloir utiliser la bande dessinée dans sa spécificité, ses particularités médiatiques, comme un outil de réflexion et de recherche, pas seulement comme un moyen de vulgarisation ou d'illustration (Bastien).

Cette pratique est encore relativement rare, d'abord parce que évaluer le temps, habituellement très long, pour réaliser une BD est difficile, en particulier par les universités puisqu'elles n'ont qu'une idée très vague de ce qu'est ce monde créatif. Pierre Nocerino le rappelle dans l'avant-propos (textuel) d'un article en bande dessinée : « L'usage de la BD se limite souvent à des exercices de médiation scientifique, sans que ce médium ne soit mobilisé comme écriture scientifique à part entière. Pourtant, la BD constitue un langage tout aussi pertinent pour l'écriture de la science que peuvent l'être d'autres "outils d'instrumentation audiovisuelle", ou même l'écriture textuelle » (Mazé et Nocerino 35). De son côté, Emanuelle Dufour a d'abord obtenu une maîtrise en anthropologie et a voulu réaliser son doctorat dans cette matière en utilisant la bande dessinée pour porter sa recherche, ce qui n'a pas été accepté. Dans un de nos entretiens, elle nous explique :

Pour moi c'était parfaitement logique. Joe Sacco, c'est de l'anthropologie, on voit son cadre, sa méthode, son analyse... Mais mon projet n'a pas été accepté en anthropologie, rien ne pouvait être considéré comme scientifique dans les dessins. Je suis donc allé en « Éducation par les arts » à Concordia, avec un doctorat en recherche-crédation, plus ouvert à l'expérimentation. Je suis restée codirigée en anthropologie. (Dufour)

La recherche-crédation s'avère souvent une solution pour les quelques chercheurs voulant mobiliser une pratique de la bande dessinée dans des travaux de recherche. On peut aussi penser par exemple au *Céline comix* de Bastien Bertine (2021) qui fait une enquête sur les traces visuelles que Céline a inspirées, de Tardi à Larcenet, mais cela ne correspond pas forcément aux envies et ambitions initiales. Nocerino et

Dufour ont la particularité d'avoir cherché à réaliser des bandes dessinées avec les critères d'évaluations universitaires, Nocerino parlant d'une « double évaluation » devant répondre aussi bien aux codes de la recherche qu'à ceux de la bande dessinée. Ce sérieux scientifique est fort dans les discours écrits universitaires, mais si la thèse d'Emanuelle Dufour comporte 250 pages de textes ; pour elle, ces pages ne tiennent qu'avec la partie graphique, alors que l'inverse n'est pas vrai. D'ailleurs, l'édition en album « grand public » de ce travail (Dufour, 2021) contient avant tout les pages dessinées. Il faut dire que le cœur de sa recherche est la transmission par la bande dessinée. Comme elle l'explique : « Si la question portait sur le contenu et pas la méthode, on pourrait éloigner la bande dessinée, mais comme cela porte sur la méthode c'est le cœur du projet. Ma recherche vise en effet à établir comment la BD peut servir à la recherche dans le contexte de rencontre entre peuples autochtones et allochtones » (Dufour). Le travail de Nocerino est un peu différent, car la bande dessinée reste marginale dans sa thèse, même si elle apporte une réelle plus-value au contenu : « [m]on directeur trouvait ça très bien pour valider la professionnalisation, englobé dans le projet, mais il s'intéressait d'abord au texte » (Nocerino), confie-t-il dans nos entretiens. Par contre, il s'est régulièrement interrogé sur des articles de recherche en bande dessinée. Se jugeant lui-même comme un dessinateur assez moyen, il trouvait plutôt logique de travailler avec d'autres dessinateurs ; mais cela crée de nouveaux problèmes : la recherche n'est pas rémunérée à l'article, une planche à redessiner est une autre affaire qu'un texte à réécrire. Profitant d'une bourse reçue pour son « mémoire », il a donc proposé à la dessinatrice, Léa Mazé, une rémunération pour réaliser douze planches répondant aux critères d'évaluation scientifiques, notamment la présentation de la méthodologie, des sources, de leurs limites, etc. La pratique a été très stimulante, pour les deux auteurs, mais elle pose de nombreuses questions. Ainsi un article universitaire doit être rendu déjà bien rédigé, ce qui équivaut à des planches terminées ; or, il serait plus logique de fournir un story-board, même précis, afin que les modifications graphiques ou narratives soient moins lourdes. Cependant, un story-board correspond à une ébauche, et cela crée une différence avec un article textuel. Ce genre de question se pose réellement quand on approche comme auteur la recherche dessinée, surtout avec l'aide d'une tierce personne, rémunérée dans ce cas précis, qui ne pourra pas reprendre les pages durant un temps illimité.



Martin PM (<https://unpointcinq.ca/comprendre/abd-climat-puits-carbone/>)

L'article a été publié après une relecture en double aveugle, mais il fait figure d'exception. Assez étonnamment, ni Héloïse Chochois ni Martin PM n'ont jamais été contactés pour ce genre de collaboration, alors qu'Emanuelle Dufour a eu l'occasion de dessiner la couverture d'une revue de bioéthique ou des illustrations d'articles dans *Recherches amérindiennes au Québec*, puis un premier article en bande dessinée, elle n'a pas eu à subir de processus de relecture en double aveugle. Ce constat est sans doute autant lié à une difficulté d'accepter la bande dessinée comme pratique de recherche qu'à la comprendre et à l'évaluer, une difficulté constatée quel que soit le public ciblé et sur laquelle nous reviendrons dans la dernière partie de notre article.

Enfin, face à ces profils nouveaux de chercheurs-auteurs, il faut souligner que tous ceux et celles que j'ai eu à rencontrer évoluent dans le champ des SHS. Ainsi les deux docteurs cités (Dufour et Nocerino) ont terminé des thèses incluant de la recherche en BD et sont tous les deux dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie, disciplines tout de même proches. Par ailleurs, dans les deux cas, la bande dessinée faisait partie de l'étude, nous sommes donc encore loin d'une thèse de bande dessinée qui ne viserait pas à étudier la bande dessinée elle-même. Une étape qui serait importante pour montrer la pertinence de l'outil bande dessinée quel que soit le sujet.

Plus que les thèses elles-mêmes, l'idée d'articles scientifiques, plus courts mais tout de même lourds à construire, paraît une piste d'épanouissement possible pour ces chercheurs, mais aussi pour d'autres qui n'auraient pas osé le placer dans leurs travaux universitaires finaux. La pratique artistique des chercheurs reste évidemment au cœur, et le dessin n'est pas une compétence développée par tout le monde. Elle demande une pratique, souvent longue à apprendre, et pour laquelle de bref ateliers de formation à la BD ne sont pas suffisants, comme a pu notamment le montrer la revue *Essais* citée en introduction. Si le résultat est intéressant du point de vue de la pratique personnelle et du questionnement sur la recherche, il reste limité pour le lecteur. La question de l'alliance entre chercheurs qui sont capables de penser la BD mais pas de la dessiner et auteurs-médiateurs se pose alors dans le cadre professionnel et donc des rémunérations nécessaires pour payer décentement les divers collaborateurs.

COLLABORER AVEC LES SCIENTIFIQUES : UNE VRAIE CURIOSITÉ ET DES LIMITES

Dans tous les cas, les auteurs travaillant à partir de la science doivent se confronter aux scientifiques, qu'ils soient lecteurs, collaborateurs ou pairs. Une chose frappante dans tous les échanges, que l'on perçoit à la lecture de plusieurs albums des collections sus-citées, est que bien souvent les scientifiques ont une envie de vulgarisation, mais une connaissance assez réduite de la bande dessinée, de la même manière que les auteurs n'ont pas forcément une grande connaissance du sujet transmis. Cela impose deux raisons d'être vigilant.

La première est la plus évidente : comment ne pas trahir le propos adapté ? L'auteur québécois Richard Vallerand, qui a produit la série *Les Laborats*, parue d'abord dans la revue de vulgarisation *Curium* et ensuite édités en album chez Michel Quintin, a ainsi expliqué en débat qu'il appréciait « le côté ludique », mais aussi qu'il ressentait une certaine inquiétude : « à chaque fois qu'on me donne un sujet, je me demande comment je vais m'y prendre, il y a comme une espère de quête et moi je trouve ça vraiment excitant chaque fois, mais c'est un peu stressant aussi » (table ronde FBDM). C'est le risque de dire une chose fautive alors que l'on est précisément le véhicule d'une légitimité scientifique. L'échange avec les scientifiques s'avère primordial. Poche témoigne à ce titre de deux méthodes de travail qui lui ont semblé radicalement différentes :

Dans le cas de *L'Adolescence*, on m'a confié le texte de David Le Breton déjà ficelé et validé, un texte très écrit, au style pas toujours simple et je n'ai pas osé m'en emparer complètement. J'ai illustré le propos plus qu'adapté. (Je craignais surtout de trahir le propos en détricotant les phrases). Si visuellement, je suis très satisfait de cet album, j'ai tout de même ressenti une frustration quant au fait d'être resté en réserve. Lorsque s'est présentée la proposition du volume de l'Histoire de France, j'ai beaucoup hésité. [...] Ce qui m'a tout de même poussé à me lancer sont : l'insistance des éditeurs, me démontrant que mon dessin pouvait tout à fait servir un tel sujet et, surtout, le fait que le sujet n'était pas encore écrit, ou sinon seulement son introduction qui évoquait quelque chose que je connaissais, le film *La Reine Margot* de Chéraud. Cette proposition de l'historien m'a rassuré. Nous nous sommes rencontrés dans les locaux de la revue. Le contact entre nous est bien passé. Jérémie Foa [l'historien] n'y connaît rien en BD, mais il s'est montré très curieux et inventif dès lors qu'il fallait mettre tout ça en image. Comme tout restait à écrire, cela nous a permis de nous caler. Je lui demandais notamment de réduire la quantité d'informations qu'il envisageait de placer dans chaque chapitre, que l'espace de la BD n'aurait pas pu absorber tout ça sinon au prix de pages croulant sous le texte. Jérémie l'a très bien compris et on a composé un album qui laisse la part belle à mon expression graphique sans nuire au propos. (Poche)

Cet exemple montre bien deux manières différentes d'approcher la vulgarisation, mais aussi le côté intouchable et impressionnant d'un texte scientifique pour un auteur qui n'est pas spécialiste. Naturellement l'auteur n'ira pas couper la parole de l'expert, et n'a pas forcément la capacité de savoir ce qui est essentiel ou non. L'importance de l'échange fluide et constant se retrouve dans tous les entretiens que j'ai faits, quelle que soit la méthode suivie pour l'élaboration des travaux.

L'entretien est d'ailleurs une méthode commune aux différents auteurs que nous avons étudiés. Cela n'est pas surprenant pour les personnes ayant une formation en anthropologie. Ainsi Emanuelle Dufour a publié plusieurs récits adaptant des enquêtes en BD, qui mettent souvent en scène les chercheurs¹⁵, se posant en « facilitatrice graphique ». C'est aussi une pratique éprouvée par Martin PM lors de sa résidence en santé bucco-dentaire¹⁶ et dont témoigne Héloïse Chochois. Cette dernière explique cependant l'importance de revenir sur les notes et échanges avec les scientifiques, pour réussir à trier l'information : j'ai travaillé avec « [I] e professeur Hasboun, avec qui j'ai beaucoup échangé pour le livre sur l'amputation et qui est vraiment un des meilleurs vulgarisateurs [...]. Dans le livre j'avais écrit "décussation", le phénomène de croisement des nerfs en x, et il m'a dit "non ce mot on s'en fiche, c'est une information inutile ce qu'il faut c'est juste que les gens comprennent ce qui se passe". C'est très précieux, car seule je ne peux décider ce qui est important ou non. » (Chochois).

Ce rapport inégal entre coauteurs est palpable dans l'autre sens : en dehors du texte, quasiment aucune remarque n'est faite sur le dessin ou les mises en image et en page. Cela peut paraître paradoxal : si l'on fait appel à des auteurs de bande dessinée c'est aussi parce que l'on apprécie le médium et qu'on le pense utile et qualitatif. Les retours semblent indiquer que si les commanditaires apprécient l'idée de la bande dessinée, elle ne dépasse pas le stade d'un outil de vulgarisation sur lequel les scientifiques ont difficilement un discours. Il y a bien sûr une certaine logique à faire confiance aux professionnels, et cela rééquilibre en quelque sorte la charge, mais c'est aussi une difficulté réelle. Emanuelle Dufour explique

¹⁵ On peut voir différents projets courts de Emanuelle Dufour sur son site, par exemple « Marine au Québec », qui met en scène Mouloud Boukala, professeur à l'école des médias : <http://www.emanuelledufour.com/autres-projets-bd.html> (consulté le 12 avril 2022).

¹⁶ On peut en voir le résultat sur <http://www.rsbo.ca/art-et-science> (consulté le 12 avril 2022).

ainsi qu'après cinq relectures de son livre par les éditeurs de *C'est le Québec qui est né dans mon pays*, des dizaines de corrections avaient été demandées, mais que personne n'avait remarqué un œil déplacé par une erreur de clic en plein milieu du front d'une personne. Elle ajoute qu'en recherche, « [o] n discute beaucoup du texte, mais jamais du dessin, c'est un peu challengeant » (Dufour). Dans la recherche universitaire, il y a, semble-t-il, tout un pas à franchir pour une vraie prise en compte du dessin comme partie de la recherche. Pierre Nocerino témoigne que son directeur de thèse n'évaluait que les textes dans ses planches, mais que même dans son article remis à un processus de double-aveugle, il y avait une vraie difficulté. Afin de pouvoir permettre un réel retour, il avait fourni huit pages terminées mais aussi quatre pages story-boardées pour son article. Sa conclusion est sans appel : « J'ai eu des retours sur le fond, sur la qualité d'analyse, ils appréciaient l'idée du dessin, mais je n'avais aucune suggestion sur le trait ou la narration, ils ne savent pas évaluer de la BD » (Nocerino).

On retrouve le même écueil en dehors de la sphère des articles de recherche. Héloïse Chochois apprécie sa liberté et explique qu'elle se sentirait contestée dans sa pratique, si le scientifique se mettait à faire des remarques de découpage ou de dessin, ce qui est assez logique, car les auteurs-médiateurs sont littéralement là pour faire ce travail. Elle nuance toutefois en indiquant qu'elle apprécierait l'idée de travailler avec un scénariste sur le matériel scientifique. Cette étendue de la collaboration a l'avantage de partager les responsabilités et les regards, mais avec une personne ayant en tête les codes de la bande dessinée. L'absence de tout regard des scientifiques reste une vraie problématique qui peut ne pas poser de difficultés dans la vulgarisation puisque l'on passe spécialement par des médiateurs pour cela, ce qui pose de réelles questions pour une recherche en bande dessinée. Les limites des relecteurs peuvent en effet empêcher une évaluation réelle. Martin PM pose ce paradoxe en expliquant que les commanditaires indiquent souvent apprécier sa formation première de scientifique : « C'est amusant, car techniquement tu peux être un très bon scientifique et un très mauvais vulgarisateur, et ce n'est pas parce que je m'y connais en biologie de la faune/flore que je suis pertinent en sciences sociales, mais je constate que ça rassure mes interlocuteurs. Étrangement le fait de n'avoir aucune formation en beaux-arts ou en graphisme ne semble gêner personne » (Martin PM). C'est une illustration crue et un peu ironique qui questionne tout de même une fois le sourire dissipé.

CONCLUSION

La bande dessinée scientifique francophone vit depuis dix ans un véritable élan : après la création de collections, des auteurs se spécialisent à leur tour dans ces modes de transmission. La production de données scientifiques plus accessibles répond à une demande sociale évidente alors que la science est mobilisée par toutes et tous dans les débats quotidiens par divers agents, des scientifiques eux-mêmes aux journalistes et politiques et aux citoyens (par internet, par exemple), et que l'information manipulée a des effets de résonances de plus en plus puissants.

Diffuser des données scientifiques de manière lisible, en suivant une méthode scientifique, apparaît un enjeu important et les auteurs ne peuvent pas improviser. La multiplication de collaborations entre scientifiques, journalistes et auteurs et autrices témoigne d'une volonté d'assurer une qualité d'analyse et de présentation. De nouveaux profils d'auteurs sont donc apparus. Si des auteurs non-spécialisés ont fait et continuent de faire de la vulgarisation, d'autres se sont spécialisés dans cette tâche. Leurs retours d'expériences mettent à jour des problématiques importantes : besoin de formation des scientifiques à la vulgarisation dont celle par l'image et spécifiquement par la BD, dialogues nécessaires avec les scientifiques, et créations bédéiques plutôt que simple adaptation, coût de ces travaux (p. ex. le salaire des bédéistes) et constat d'un déséquilibre des moyens entre les filières... De l'autre côté, mais toujours en dialogue, des chercheurs ayant aussi une pratique d'auteurs tentent de faire évoluer le cadre d'analyse en

y incluant la bande dessinée. Si la réception est positive, la compréhension des enjeux intrinsèques à la bande dessinée et son évaluation restent un vrai angle mort. Pourtant, l'implication des scientifiques dans la construction concrète des bandes dessinées aurait du sens, et ne pourrait que rendre plus pertinentes les productions. Cela entre dans un questionnement plus large sur la lecture de l'image. L'on peut imaginer que, le temps passant, de plus en plus de lecteurs de bande dessinée seront aussi chercheurs et se sentiront plus outillés pour apporter un véritable retour aux chercheurs-expérimentateurs qui leurs soumettront des bandes dessinées à évaluer. Au-delà de quelques réserves naturelles pour une pratique encore jeune, il faut néanmoins constater qu'il y a de très belles perspectives auctoriales dans les échanges entre science et bande dessinée.

BIBLIOGRAPHIE

- Labarre, Nicolas, et M.-G. Bardiaux-Vaïente, éditeurs. « La Bande dessinée, langage pour la recherche ». Numéro spécial, *Essais : Revue interdisciplinaire d'Humanités*. 2017.
- Bastien, Jean. « La sociologie en bande dessinée, entretien avec Pierre Nocerino. » *Nonfiction*, 8 mars 2018, <https://www.nonfiction.fr/article-9263-la-sociologie-en-bande-dessinee-entretien-avec-pierre-nocerino.htm>.
- Bertine, Bastien. *Céline Comix*. Presses universitaires François-Rabelais, 2021.
- Baudry, Julien. « La bande dessinée documentaire, un nouveau public pour la bande dessinée. » *Bande dessinée en bibliothèque*, édité par Maël Rannou, Éditions du Cercle de La Librairie, 2018, p. 101.
- Chochois, Héloïse. Entretien. Mené par Maël Rannou. 10 mars 2022
- Dufour, Emanuelle. « *C'est le Québec qui est né dans mon pays* ». Ecosociété, 2021.
- _____, « Marine au Québec », Dessinons les élections : Un blogue dessiné sur les élections françaises, projet porté par le Centre d'études et de recherches internationales de l'Université de Montréal (CÉRIUM) et le Centre de recherches en politiques (CEVIPOF) de Science Po Paris, 2017. Site désactivé, en ligne sur le site de l'autrice : http://www.emanuelledufour.com/uploads/1/1/0/8/110898763/marine_au_quebec_1.pdf
- _____. Entretien. Mené par Maël Rannou. 23 mars 2022.
- Festival de bande dessinée de Montréal (FBDM). « Table ronde : La science en BD », dimanche 30 mai 2021, <https://www.fbdm-mcaf.ca/festivalbd/activites/activite/428/la-science-en-bd>
- France Culture, Le Temps du débat d'été : « La BD, une arme de vulgarisation massive ? », émission du 10 août 2021, <https://www.franceculture.fr/emissions/le-temps-du-debat/la-bd-arme-de-vulgarisation-massive>
- Mazé, Léa, et Pierre Nocerino. « Analyser l'accueil des personnes âgées en institution. De l'autonomie aux transferts de responsabilité. » *Ethnographiques.org* no 35, décembre 2017, https://www.ethnographiques.org/2017/Maze_Nocerino
- Martin PM. Entretien. Mené par Maël Rannou. 11 mars 2022.
- Michaut, Cécile. *Vulgarisation scientifique, mode d'emploi*. EDP Sciences, 2014.
- Nocerino, Pierre. Entretien. Mené par Maël Rannou. 15 avril 2022.
- Patenaude-Monette, Martin (Martin PM), « De la recherche à la BD : astuces pour vulgariser les sciences. » *RaccourSci*, 18 juillet 2019, <https://www.raccoursci.com/astuce/astuces-vulgarisation-sciences-bd/>
- Pochep. Entretien. Mené par Maël Rannou. 21 avril 2022.